



VOLUME XV.—No. 17.

OTTAWA, ONT., MAI 1910.

Abonnement \$1.00 par an

Le Sentiment Religieux dans la Mutualité.

En notre siècle de tolérance mal comprise et de largeur de vue outrée, on en est venu à se faire une plaisante conception de la religion. Elle a été détronée de la première place qu'elle occupait dans le cœur et le cerveau humains. Généralement, on admet que la religion est nécessaire ; dans le cours ordinaire de la vie, cependant, on ne se tourmente pas outre mesure à son sujet. Lorsqu'il est facile d'accomplir ses devoirs de religion, on les accomplit de bon gré ; surviennent des circonstances difficiles, les sentiments religieux s'étiolent. Au lieu d'avoir la rigidité du chêne, ils ont la flexibilité du roseau. Tout leur est aquilon. Et, après chaque courbette, ils se relèvent avec moins de fierté.

Il serait téméraire d'affirmer que l'homme était plus religieux jadis qu'aujourd'hui. De tout temps, il y a eu, en matière religieuse, des fervents, des tièdes et des froids. Toujours aussi ceux-ci ont été plus nombreux que ceux-là. Mais, il fut un temps où existait une solidarité exclusive entre les adhérents aux diverses religions. Cette solidarité, plus puissante alors que les attaches nationales et familiales, divisait le monde civilisé. Les ambitieux ont eu recours à elle pour susciter des conflits susceptibles de servir leurs intérêts, qu'ils fussent des souverains, des ministres ou de simples financiers. L'histoire démontre que les anciens s'égorgeaient surtout pour motifs religieux. La guerre originait de l'ambition d'un homme ou de l'orgueil national, mais on y invoquait tellement le secours des dieux, qu'elle dégénérait toujours en guerre religieuse. De même, si le peuple hébreu a eu maille à partir avec tant d'ennemis, c'est que sa croyance contrastait étrangement avec celle des autres peuples. Rome, conquérante du monde, lui imposa ses dieux. Et lorsque la religion du Christ commença à être connue et aimée, éclatèrent de sanglantes persécutions. Même fanatisme et même barbarie plus tard. Sans compter les croisades, huit guerres religieuses ensanglantèrent la France au seizième siècle. En Angleterre, sous Henri VIII, le père de l'anglicanisme, sous Elisabeth, sa digne fille, et sous Marie la Sanglante, le sang a coulé à flots parce que l'on ne reconnaissait pas la liberté de conscience. Semblable persécution a sévi en Espagne et dans la future confédération germanique durant le Moyen-Age. La terre américaine elle-même n'a pas été étrangère à l'intensité de l'exclusivisme religieux : le rigorisme farouche des Puritains s'est donné libre déploiement dans les colonies naissantes du littoral de l'Atlantique.

Mais tout cela est du domaine du passé. Au vingtième siècle, l'homme croit être d'une civilisation beaucoup plus raffinée que ses ancêtres. Imposer à autrui sa croyance, il n'y songe pas. Peu lui importe que son voisin se prosterne devant tel ou tel autel. En matière religieuse, il s'occupe de ses affaires et non de celles des autres. Souvent même, très souvent peut-être, il néglige ses propres affaires sur cet important chapitre. De la reconnaissance absolue de la liberté de conscience est née l'indifférence religieuse. Ne se sentant pas attaqué dans sa religion, l'homme ne la défend plus. Il lui arrive de s'y cramponner encore aux jours sombres ; mais à force de faire cause commune avec des adhérents à d'autres croyances, il en vient à juger toutes les religions également bonnes. Il est et reste catholique parce qu'il est né tel. A peine peut-il concevoir que, jadis, on se battait dans l'unique but de faire triompher une religion sur une autre. Ces dévots-là n'étaient évidem-

ment pas pratiques. Barbarie, ignorance, étroitesse d'idées, tels sont les mots dont l'homme se sert à l'adresse de ses pères, qui, par surcroît d'attachement à leur croyance respective, faisaient violence à la croyance des autres.

Loin de nous l'intention de justifier ou de défendre le fanatisme aveugle du passé, lequel se dévoile impudemment dans le mot : "Crois ou meurs !" Mais, à ce fanatisme, producteur de bien des maux, il faut reconnaître le mérite d'avoir alimenté le zèle religieux, stimulé les consciences sommeillantes, voire même assuré la vitalité des religions et l'amour de la religion.

La foi périclité moins peut-être en raison de la diabolique influence de la trompeuse prospérité moderne qui travaille à son étouffement, qu'en raison d'une indifférence religieuse triomphante, d'un manque de solidarité chez les catholiques et d'un commerce constant entre personnes de religions différentes.

Précisons. Les sociétés secrètes, antireligieuses ou neutres, organisations puissantes, attirent les catholiques, puis lentement empoisonnent leur foi. Voilà l'ennemi ! On ne saurait trop se prémunir contre lui. Son habileté est subtile, sa tactique prudente, ses moyens d'action nombreux. L'hypocrisie est son propre. Il joint la cruauté savante à la ruse ingénieuse. Endormir d'abord, étouffer ensuite, telle est son œuvre.

Et Dieu sait s'ils sont nombreux, les Canadiens-français qui, faisant commerce assidu avec les loups, finissent par hurler plus fort qu'eux. Toujours vrai le proverbe : "Dis-moi qui tu fréquentes et je te dirai qui tu es." La métamorphose s'effectue rapidement, à l'insu de celui qui en est victime. Souventes fois, il sent tout au fond de son cœur un regret, un reproche, un remord. Le châtement de ceux qui oublient ou renient leur foi, c'est de ne pouvoir l'anéantir complètement.

Le fait est indéniable et l'expérience a prouvé que la foi d'un catholique s'alliant à des protestants, à des personnes areligieuses ou antireligieuses, subit un assaut dangereux. Tous ceux qui s'affilient à des sociétés neutres ne perdent pas du coup les convictions catholiques dont leur âme est pétrie ; mais tous s'exposent grandement à déformer peu à peu leur mentalité religieuse. Au lieu d'envisager telle ou telle question au strict point de vue catholique, il leur semble naturel de l'envisager au seul point de vue religieux en général. C'est le premier pas sur la pente rapide qui conduit à la religion humaine et à l'athéisme.

A l'instar des Français, les fils du St-Laurent ne peuvent être tièdes en matière religieuse. Ils sont tout ou ils ne sont rien. Pas de milieu. Leur esprit est trop droit pour s'accommoder du protestantisme. Lorsque cet esprit est en rupture de ban avec le catholicisme, c'est vers le positivisme et l'athéisme qu'il incline. Et le Canadien-français qui, en entrant dans une société neutre, répond affirmativement à la question : "Croyez-vous à l'Être Suprême ?" court grand risque d'y répondre négativement dans quelques années. D'abord, par son affiliation à une société neutre, il prouve ne pas être un bon catholique, puisqu'il n'a aucun respect pour l'Eglise qui enjoint à ses enfants de fuir les associations suspectes et dangereuses, et qui leur conseille de s'enrôler dans des sociétés mutuelles franchement catholiques. Ensuite, il est certain de ne pas trouver dans ces organisations un aliment à sa foi, puisque, dans leur essence, elles sont anticatholiques.

L'homme n'est pas libre de ne pas respirer l'acide carbonique qu'il y a dans l'air. De même, les catholiques, au sein d'organisations condamnées, répudiées ou déconseillées par l'Eglise, s'assimilent nécessairement des idées et des principes en contradiction avec leur foi. Un jour vient où ces idées et ces principes ont la prépondérance sur le sentiment catholique. Alors, c'est le cataclysme. La victime en est à